

Francophonies d'Amérique

***Culture et littérature francophones de la Colombie-Britannique : du rêve à la réalité. Espaces culturels francophones II*, sous la direction de Guy Poirier, Ottawa, Éditions David, 2007, 248 p., collection « Voix savantes »**

Anne Robineau

Les mots du marché : l'inscription de la francophonie canadienne dans la nouvelle économie

Numéro 27, printemps 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/039833ar

DOI : [10.7202/039833ar](https://doi.org/10.7202/039833ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN 1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robineau, A. (2009). *Culture et littérature francophones de la Colombie-Britannique : du rêve à la réalité. Espaces culturels francophones II*, sous la direction de Guy Poirier, Ottawa, Éditions David, 2007, 248 p., collection « Voix savantes ». *Francophonies d'Amérique*, (27), 185-191. doi:10.7202/039833ar

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

*CULTURE ET LITTÉRATURE FRANCOPHONES
DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE :
DU RÊVE À LA RÉALITÉ.
ESPACES CULTURELS FRANCOPHONES II*

sous la direction de Guy Poirier
(Ottawa, Éditions David, 2007, 248 p.,
collection « Voix savantes »)

Anne ROBINEAU

Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques

Pour la seconde fois, le groupe de recherche Espaces culturels francophones de la Colombie-Britannique publie le fruit de ses travaux. Cet ouvrage collectif, dirigé par Guy Poirier, professeur à l'Université de Waterloo et membre du Centre de recherche Québec-Pacifique, nous invite à découvrir des portraits variés d'individus et d'institutions ayant participé à la reconnaissance et à l'essor de la francophonie britanno-colombienne. En tout, dix textes font état de divers aspects de l'histoire et du développement culturel chez les francophones de cette province du XIX^e siècle à aujourd'hui. Les analyses sont réalisées en majorité par des professeurs de littératures de langue française à partir de différentes sources : articles de journaux et autres contenus médiatiques, récits de voyage, œuvres littéraires et enquêtes statistiques.

Ainsi, trois auteures ont porté leur regard sur la presse et la radio francophones de la Colombie-Britannique à différentes périodes. Micheline Cambron, professeure au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, propose une analyse du contenu du premier journal francophone de la Colombie-Britannique, *Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie*. L'auteure explique les aspirations puis l'échec de ce journal, paru seulement quelques fois en 1858, en le situant dans le contexte social de l'époque. Alors que les nombreuses annonces commerciales témoignent de l'essor démographique de la population francophone attirée dans l'Ouest par l'exploitation des mines, l'arrivée massive d'anglophones provoque progressivement le

déclin de cette vie en français. Cambron relève aussi plusieurs faits intéressants sur la composition même de la population francophone et sa volonté de s'organiser. D'une part, de nombreux articles traitent des lois et des règlements dont la communauté francophone doit se doter pour être mieux desservie. D'autre part, la publication de la « Revue littéraire » semble indiquer la présence d'un public lettré, composé de bourgeois et de notables. Comme le mentionne l'auteure, ce dynamisme insufflé par l'urbanisation sera de courte durée pour les francophones, qui se disperseront dans la ville ou qui se dirigeront vers d'autres centres miniers. Le texte de Cambron nous plonge bien dans l'esprit de ces pionniers voulant faire fortune dans l'Ouest et recèle une mine d'informations pour des recherches plus approfondies sur les mouvements migratoires de cette époque. Il est regrettable d'ailleurs que l'auteure ne se penche pas plus sur l'origine de ces francophones qui semblent entretenir plus de liens avec ceux de la France et ceux de San Francisco que ceux du reste du Canada.

Plus d'un siècle plus tard, un autre journal francophone a vu le jour en Colombie-Britannique, *Le Soleil de Vancouver*, suivi de la télévision française à Radio-Canada. Jacqueline Viswasnathan, professeure émérite au Département de français de l'Université Simon Fraser, décrit le projet d'André Piolat qui, en 1968, a fondé ce journal indépendant. Elle compare son contenu avec celui du *Vancouver Sun* pour comprendre le positionnement du journal par rapport à la crise d'Octobre 1970. Elle montre bien comment les deux directeurs successifs du *Soleil* ont marqué l'orientation du contenu du journal à un moment où l'affirmation identitaire québécoise était à son sommet et comment les éditoriaux du *Vancouver Sun* étaient teintés de francophobie. Elle décrit ensuite la création d'une antenne pour la télévision française à Vancouver en 1976 et rapporte les actions menées pour y parvenir. La mobilisation des Franco-Colombiens pour obtenir des services en français s'est traduite par de nombreuses manifestations. Concernant l'accès aux médias en français, le dépôt d'un rapport bien argumenté lors d'une audience publique a permis aux francophones d'avoir gain de cause auprès de Radio-Canada. L'auteure, qui décrit cette bataille, montre également comment les représentations sociales des anglophones vis-à-vis du Québec et des francophones de la Colombie-Britannique se sont considérablement transformées de 1970 à 1976. À ce propos, elle note aussi que la mobilisation des francophones avait obtenu un appui moins mitigé dans le *Vancouver Sun* que dans *Le Devoir* sans toutefois trop insister sur le manque

d'intérêt des Québécois pour les francophones du Pacifique. Bien que le texte n'aborde pas directement l'identité franco-colombienne, force est de constater que les francophones des années 1970 dans cette province articulaient déjà leur identité en se distinguant de celle du Québec et en luttant contre un environnement anglo-dominant, alors qu'un siècle plus tôt, la référence à la France semblait plus importante, selon le texte de Micheline Cambron.

L'identité franco-colombienne ressort également en filigrane du texte de Grazia Merler, professeure émérite au Département de français de l'Université Simon Fraser. Son étude porte sur les rôles d'animatrice et de promoteur culturels de CBUF-FM, la radio française de Radio-Canada sur la côte pacifique depuis 1967. Elle s'arrête précisément sur deux cas : le premier concerne les émissions de nature culturelle entre 1979 et 1996, et le second traite des émissions quotidiennes du matin animées par Hélène Deggan. Dans son analyse, l'auteure met l'accent sur le désir des animateurs de rendre compte du passé des francophones et de leur établissement dans la province, mais aussi de l'intérêt pour la scène artistique anglophone. En décrivant plusieurs émissions, elle met en relief leur aspect didactique tout en soulignant leur format parfois contraignant qui nuit à des débats en profondeur. La description des émissions l'emporte sur une lecture politique du rôle de ces « pédagogues » du culturel. Ceux-ci semblent pourtant représenter une forme de militantisme dans leur souci d'éduquer le public francophone et d'approfondir les racines d'une communauté linguistique minoritaire. On aurait aimé aussi en savoir plus sur l'impact des événements marquants de la francophonie britanno-colombienne évoqués en introduction, soit l'arrivée de la télévision française en 1976 et l'exposition internationale de 1986.

Dans une autre perspective, deux auteures se sont penchées sur des récits de voyage vers l'Ouest canadien. Ainsi, Carla Zecher, spécialiste des arts de la Renaissance française à The Newberry Library, compare le récit de trois voyageurs qui ont traversé le Canada d'est en ouest par les tout nouveaux chemins de fer du Canada et des États-Unis. Parmi ces voyageurs, le plus connu est sans nul doute Honoré Beaugrand (1849-1906), fameux auteur de *La chasse-galerie*, devenu tour à tour journaliste, écrivain et maire de Montréal. Son voyage de trois semaines avait pour but l'inauguration du Canadian Pacific de Montréal à Victoria. En général, les trois récits de voyage reflètent un certain développement de l'imaginaire par rapport aux paysages et au

confort des trains, le tourisme ferroviaire étant à ses débuts. Beaucoup de commentaires portent également sur l'immigration chinoise, mais moins sur les Amérindiens. Bien qu'au début du texte l'auteure fasse une distinction entre trois types de récits de voyage – exploration, missionnaire et agrément –, on perçoit des chevauchements entre le voyage d'agrément et les deux autres types de voyage. Les nombreuses citations issues de ces récits montrent d'ailleurs à quel point les attentes et les préjugés de ces trois voyageurs sont comparables à ceux partis en mission ou en exploration. Cette remarque est renforcée par l'analyse de deux récits de voyage réalisée par Lise Gauvin, professeure au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal. Comme le montre l'auteure, les récits de voyage s'articulent souvent entre le discours scientifique, le discours littéraire, voire le commentaire idéologique. Effectués à des périodes distinctes, soit en 1893 et en 1925, ces voyages témoignent de deux différentes perspectives : la première est plus ethnographique dans le cas d'Adolphe-Basile Routhier, un laïque qui accompagne vingt ecclésiastiques dans un voyage visant à renforcer la solidarité avec les communautés catholiques des différentes provinces. La seconde perspective ressemble plus à une leçon de géographie dans le cas d'Olivier Maurault, futur recteur de l'Université de Montréal (1934-1955), qui accompagne le recteur de l'époque dans son voyage vers l'Ouest afin de faire la promotion de l'institution. Gauvin conclut avec justesse que malgré la recherche d'altérité du voyageur, celui-ci peut être prisonnier des valeurs de son époque et ainsi passer à côté d'une véritable compréhension des cultures visitées.

Ce n'est pas le cas de l'anthropologue Marius Barbeau à qui deux articles sont consacrés. Le texte de Réjean Beaudoin, professeur au Département d'études françaises, hispaniques et italiennes de l'Université de la Colombie-Britannique, propose une analyse critique d'un ouvrage méconnu de Barbeau, *Le rêve de Kamalmouk*. Cette œuvre met en scène une légende autochtone au moment de la colonisation de la Colombie-Britannique. Beaudoin montre que c'est avec une certaine empathie pour les cultures amérindiennes que Barbeau, à travers cette légende, révèle des tensions entre les valeurs d'une communauté autochtone et celle des Blancs. L'analyse de l'auteur fait transparaître la pensée avant-gardiste de Barbeau à une époque où les cultures autochtones étaient traitées avec beaucoup de condescendance. Son texte se conclut sur une très intéressante mais trop courte réflexion sur la place de cet ouvrage dans le processus de

légitimation des œuvres littéraires à travers le développement de l'imaginaire ouest-côtier francophone. Pour lui, il semble difficile de développer cet imaginaire sans aussitôt inscrire les œuvres qui s'y rapportent dans un « modèle de développement d'une littérature mineure ». L'ouvrage de Barbeau n'y échapperait pas à moins de continuer à l'ignorer et de perdre ainsi des connaissances inestimables sur la vie dans l'Ouest. Pour Guy Poirier, dont le texte porte également sur Barbeau, la question d'ignorer les écrits de l'anthropologue ne se pose pas. D'emblée, il reconnaît l'importante contribution de Barbeau à la connaissance des traditions de l'Ouest canadien, notamment des Amérindiens de la Colombie-Britannique, les Tsimshians. Cette contribution s'élargit même à la fondation d'un musée à Hazelton, le Treasure House, et à des articles de vulgarisation dans la presse francophone sur les coutumes des Premières Nations, comme le potlatch et l'art totémique. Poirier note aussi qu'en plus d'expliquer ces traditions à ses compatriotes francophones, Barbeau a engagé des guides francophones pour l'aider dans sa recherche sur le terrain. Poirier établit un parallèle pertinent entre la passion de Barbeau pour la culture orale québécoise et sa facilité à interpréter les contes et les légendes amérindiennes. Il ne fait pas de doute alors que l'œuvre de Barbeau fait partie du patrimoine francophone, notamment celui de l'Ouest.

L'appartenance au patrimoine franco-colombien est abordée dans deux autres textes. Ainsi, Kathleen Kellet-Betsos, professeure au Ryerson University College, s'interroge sur le statut de la nouvelle francophone, souvent perçue comme un genre mineur en plus d'être produit en milieu minoritaire. Elle montre comment les anthologies permettent d'inscrire les initiatives individuelles dans un projet collectif qui fait le pont entre l'identité franco-colombienne et cette littérature émergente. Très critique, elle montre comment la surconscience linguistique amène à la création d'un espace commun francophone constitué de multiples diasporas. Elle souligne de façon très pertinente comment les institutions, notamment scolaires, participent à la création de cet espace. Un autre texte reproduisant un dialogue entre Pamela Sing, professeure au Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta, et l'écrivaine Ying Chen, se penche sur les liens entre la francophonie en Colombie-Britannique, l'origine culturelle des écrivain(e)s et le métier d'écrivain(e) d'expression française. Les deux protagonistes parlent de leur vécu tout en commentant la carrière et l'œuvre de Marguerite Primeau, une écrivaine francophone de renom

établie à Vancouver. On en retient la difficulté de reconnaissance des œuvres et des écrivain(e)s de l'Ouest, ainsi que leur témérité à continuer à écrire en français malgré la pression sociale qui les entoure.

Le texte de Christian Guilbault, professeur au Département de français de l'Université Simon Fraser, cherche ce qui distingue les francophones de la Colombie-Britannique des autres francophones du pays. L'auteur fait un court rappel historique de l'établissement des francophones dans la municipalité de Maillardville (1909) avec le développement de l'industrie du bois, puis évoque aussi la création de la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique en 1992. Son analyse se poursuit avec un portrait sociolinguistique des locuteurs français de cette province. Sa description s'appuie sur le recensement de 2001 dont il critique les méthodes pour mesurer l'assimilation linguistique des francophones. Il reprend à son compte les commentaires du sociologue Charles Castonguay concernant la façon dont est posée la question sur le bilinguisme : celle-ci ne repose pas sur les compétences réelles dans les deux langues, gonflant artificiellement le nombre de répondants qui se déclarent bilingues. Malgré la dispersion des francophones dans la province et l'augmentation du taux d'exogamie, il termine sur une note positive et entrevoit un renforcement du rôle des associations culturelles et des organismes communautaires tels que le RésoSanté et celui des Juristes d'expression française, ainsi qu'une amélioration des programmes universitaires et de la formation professionnelle. Une des remarques les plus intéressantes de l'article concerne le succès des écoles d'immersion qui, pour certains groupes ethno-culturels comme les asiatiques, représenteraient une forme de distinction sociale.

Ainsi, des premiers chercheurs d'or jusqu'aux artistes et écrivains contemporains, cet ouvrage collectif nous fait découvrir un ensemble de facettes de la francophonie britanno-colombienne. L'ordre chronologique privilégié pour présenter les textes nous fait évoluer progressivement vers les préoccupations relatives aux premiers mouvements migratoires des francophones, à l'organisation de leur vie sociale, puis à l'affirmation de leur présence et à la consolidation de leurs institutions. Ce choix de présentation donne au lecteur l'impression de voyager dans le temps et lui permet de mieux évaluer le chemin parcouru depuis plus d'un siècle par les francophones. Il vient aussi pallier le fait qu'il n'y a pas vraiment d'unité théorique dans l'ensemble des textes, comme il arrive souvent dans les ouvrages collectifs. En effet,

malgré le rigoureux travail de recherche des auteurs, on ne sent pas de cadre commun sur lequel s'appuieraient leurs travaux respectifs : le projet du groupe est-il simplement de documenter la présence francophone dans cette province ? Ce projet s'accompagne-t-il d'une critique de l'historiographie canadienne dans laquelle les minorités francophones trouvent peu leur place ? Une introduction plus longue accompagnée d'une présentation plus détaillée des auteurs aurait permis de répondre à ces questions et de saisir davantage leurs intérêts de recherche dès le départ vu la diversité des sujets abordés. Malgré cela, l'ouvrage représente une importante contribution à l'avancement des connaissances sur ce sujet.